

gnie et qui se trouvait soit à la Basse-Ville, soit ici près du fort. On donna aux Ursulines une petite maison renfermant deux appartements et appartenant à M. Juchereau des Châtelets, associé du Sieur Rosé, l'un des agents de la Compagnie. Ce magasin était situé sur un quai près de l'église actuelle de la Basse-Ville. C'est là que Madame de la Peltrie et ses Sœurs commencèrent l'instruction des petites filles sauvages, auxquelles l'illustre fondatrice montrait la plus tendre affection. On rapporte même que, lorsqu'en montant la côte de la Basse-Ville, à son arrivée, elle rencontrait quelque petite sauvagesse, elle l'embrassait avec tendresse, sans répugnance pour la couche de graisse qui couvrait la figure de l'enfant. Elle gardait avec elle six de ces petites pensionnaires; en sorte qu'il y avait une douzaine de personnes dans ces deux petits appartements qui servaient à la fois de dortoir, de classe et de cuisine.

Pendant l'hiver suivant, qui fut fort dur, les dames de l'Hôtel-Dieu, eurent beaucoup d'occupation, car la petite vérole se mit parmi les Sauvages et les Français nés dans le pays; il est à remarquer que les autres Français furent exempts du fléau. Les sœurs pouvaient à peine suffire et elles endurent beaucoup de privations, mais aussi elles eurent le bonheur de sauver un grand nombre de leurs malades.

Pendant l'été de 1610, la petite chapelle de Champlain fut brûlée ainsi que le presbytère et les Jésuites furent à leur tour sans logement. Ils vinrent se réfugier à l'Hôpital dont ils occupèrent la grande salle, dans laquelle ils disaient la messe. Ils obtinrent plus tard une maison pour eux-mêmes.

Sur ces entrefaites, madame d'Aiguillon écrivit aux Hospitalières leur témoignait le désir qu'elle avait qu'elles se transportassent à Sillery à cause des Sauvages qui ne pouvaient que difficilement communiquer avec l'Hôpital, et elle ajoutait 20,000 francs à son premier don, afin de fournir aux dames les moyens d'effectuer ce transport. Celles-ci souscrivirent d'autant plus volontiers à cette demande qu'elles se trouvaient fort gênées par suite de l'occupation de leur grande salle par les pères. Mais il n'y avait pas encore de maison à Sillery, celle qu'ils faisaient construire au-delà de la chapelle des Jésuites n'étant pas terminée. En attendant ils trouvèrent une maison en deçà de la Pointe-à-Puiseau, maison que M. Puiseau, qui avait suivi Champlain dans ce pays, avait bâtie, et qui était un petit bijou. Ce monsieur l'offrit aux religieuses qui l'habitèrent jusqu'à Pztonne, temps auquel elles purent aller occuper leur propre maison qui se trouvait en état de les recevoir. Ce fut donc là que commença l'Hôtel-Dieu qui, plus tard, fut transporté à Québec sur l'emplacement qu'il occupe aujourd'hui.

Revenons aux Jésuites que nous avons laissés chez les Hurons dans une position si périlleuse à cause de la mortalité qui décimait leurs villages Itonatiria et Ossossané où ils résidaient, mortalité que les barbares attribuaient à leurs maléfices.—Les pères voyant le danger qu'ils couraient et le peu de succès de leurs efforts dans ces villages, choisirent pour leur résidence un autre lieu admirablement situé entre un petit élargissement de la rivière Wye et le lac Huron. De cette résidence, nommée Sainte Marie, le père Supérieur envoyait les Jésuites prêcher partout par les villages, où vers ce temps ils reçurent dans le sein de l'Eglise un assez grand nombre d'Iroquois. Voici à quelle occasion.

Cette même année 1639, un parti d'Algonquins et de Hurons se mit en campagne pour porter la guerre chez les Iroquois. Une partie des guerriers ayant pris les devants rencontra une bande de cent Iroquois qui en tua un grand nombre et dispersa les autres, ne pouvant faire néanmoins qu'un seul prisonnier qui leur persuada que le détachement qu'il venait de défaire était la majeure partie du parti auquel il appartenait.

Trompés par cette espérance, les Iroquois attendirent les Algonquins et les Hurons qui fondirent bientôt sur eux au nombre de plus de trois cents. La première chose que firent les Sauvages des cantons iroquois à la vue du piège dans lequel ils étaient tombés, fut de casser la tête au prisonnier qui avait ainsi sacrifié sa vie pour l'avantage de sa nation, puis ils songèrent à se débarrasser, mais un de leurs chefs, le chef des Onneyonths, élevant la voix, s'écria: "Iroquois, le soleil nous éclaire encore de ses rayons, si vous voulez commettre une telle lâcheté, attendez au moins qu'il ait caché sa face." Ce peu de mots les décida à tenir ferme jusqu'à la mort, et ils se battaient en désespérés; mais la partie était trop inégale, ils furent tous tués ou faits prisonniers, on en deux seulement s'échappèrent. Les vainqueurs emmenèrent leurs prisonniers dans leurs villages où la mort les attendait précédée, comme d'usage, de cruautés indicibles. Sûrs de perdre bientôt la vie, les malheureux Iroquois prêtèrent en assez grand nombre l'oreille aux exhortations des Jésuites qui les baptisèrent. L'un d'eux montra des dispositions admirables et s'il mourut en brave, il mourut aussi en vrai chrétien. C'était ce même chef Onneyonth dont le noble discours

avait arrêté la fuite de ses compatriotes. On le réservait au supplice le plus affreux.

Il fut attaché sur un échafaud avec un de ses compagnons afin qu'ils pussent être aperçus de tout le village.—Les Hurons avaient remarqué que le baptême donnait aux prisonniers plus de patience et de force au milieu des souffrances, aussi avaient-ils fait tous leurs efforts pour empêcher les Jésuites de les convertir, et quand ils virent que leur opposition avait été vaine, ils redoublèrent de rage et de cruauté pour abattre le courage de leurs patients.

Le chef Iroquois, qui avait reçu au baptême le nom de Paul, attendait avec calme la mort qui allait lui ouvrir le ciel. Son compagnon fut tué presque immédiatement et les bourreaux, de rage d'avoir si tôt fait mourir une de leurs victimes, sentirent augmenter leur fureur contre celle qui survivait. Au milieu des douleurs horribles qu'il endurait, le pauvre Paul semblait impassible et trouvait assez de force pour adresser aux Jésuites des paroles pleines de douceur, exprimant ses regrets que son compagnon eût montré quelque impatience dans son supplice. Lorsqu'on lui eut enlevé la chevelure, il s'affaissa sur lui-même et les Sauvages le crurent mort. Soudain se relevant, il renversa l'échelle, se saisit d'un tison, et pendant assez longtemps empêcha les Hurons de monter sur l'échafaud. Enfin il tombe, on s'empare de lui, on le roule sur les cendres rouges qui se mêlent à son sang et couvrent tout son corps d'une croûte affreuse. Pendant il s'arme d'un nouveau tison et s'élance vers le village, comme pour y mettre le feu. Personne n'ose le poursuivre; mais un bâton, qu'on lui jette entre les jambes, l'abat et on se précipite sur lui pour le replonger dans le brasier; on lui coupe les pieds et les mains. Eh bien! prodige de courage et de force humaine, ce tronc informe et noirci trouve encore assez de vigueur d'âme et de corps pour se traîner sur les genoux et sur les coudes contre ses bourreaux qu'il fait fuir; un de ces cruels bourreaux se détermina alors à le tuer pour faire rôtir ensuite son cadavre et le dévorer selon l'usage.

(A continuer.)

EDUCATION.

Conseils aux Instituteurs.

XVII.

MOYENS D'ENCOURAGEMENT.

Les moyens par lesquels le maître peut agir sur les caractères si divers de ses élèves sont de deux sortes, ceux d'excitation et ceux de répression: un sage mélange des uns et des autres rend le succès plus certain.

Les premiers sont ceux qui dirigent la volonté de l'élève vers le bien par les émotions du plaisir et de l'espoir; les seconds sont ceux qui la détournent du mal par les impressions de la crainte et de la douleur.

Occupons-nous d'abord des premiers.

Ce sont la raison, le sentiment religieux, l'amour filial, les louanges, l'émulation, les récompenses.

On peut parler raison aux enfants, pourvu que l'on conserve assez d'autorité sur eux pour se faire obéir sans avoir besoin de recourir à ce langage. S'ils sont habituellement dociles, pourquoi ne leur expliquerait-on pas, quand on le peut sans inconvénient, les motifs de la conduite qu'on tient à leur égard?

Cherchez, dit Fénelon, tous les moyens de rendre agréables aux enfants les choses que vous exigez d'eux. En avez-vous quelqu'une de fâcheuse à proposer, faites-leur entendre que la peine sera bientôt suivie du plaisir. Montrez-leur toujours l'utilité des choses que vous leur enseignez, faites-leur en voir l'usage. "C'est, leur direz-vous, pour vous mettre en état de remplir dans la suite avec succès les devoirs de la profession que vous aurez embrassée; c'est pour former votre jugement; c'est pour vous apprendre à faire vos affaires vous-mêmes, sans crainte d'être trompés; c'est pour vous détourner d'une habitude qui vous deviendrait nuisible."